

Peut-on former communauté en littérature ?

Kevin Lambert

Number 161, Spring 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96676ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lambert, K. (2021). Peut-on former communauté en littérature ? *Les écrits*, (161), 19–27.

PEUT-ON FORMER
COMMUNAUTÉ EN LITTÉRATURE ?

Quelle communauté formons-nous « en littérature », et formons-nous communauté ? Qu'est-ce que serait une expérience partagée, communautaire – et plus spécifiquement en littérature, à l'université ou ailleurs ? À quelle condition serait-ce possible d'être ensemble « avec », « autour », « en » quelque chose qu'on nomme « littérature » ? De partager quelque chose de l'ordre d'une expérience des textes, disons, à plus de deux ? À quoi cela servirait-il de former communauté en littérature ? Cela devrait-il *servir* à quelque chose ? Peut-on, en somme, penser la littérature autrement que seul-e, autrement qu'isolément ?

La vérité, c'est que je me sens seul. Et que ma solitude, je me sens impuissant à la supporter. Catherine Mavrikakis, dans un essai intitulé « Vivre ensemble » (dans *L'éternité en accéléré*), confesse que « ce qui m'a le plus cruellement manqué à travers mes études et mon travail, ce n'est pas l'absence d'idiorythmie^[1] (qui me fait quand même râler), mais bien plutôt l'impossibilité de penser et de travailler avec des gens ». Ce désir utopique d'analgésier un certain isolement, je serais malhonnête de le cacher, nourrit mon envie de penser la communauté. N'en reste pas moins qu'il y a quelque chose de loufoque, de presque ridicule à vouloir penser seul la communauté, dans un texte médité et rédigé seul, dans la plus grande solitude, sans aucune « communauté » autre que celle des mots, usage du terme qui nous fait déjà tomber dans un sens métaphorique de la communauté, sens dont je me méfie. Mon texte, je devrais dire ma plainte, ou ma complainte, parce que je ne sais pas si j'arriverai à faire autre chose moi aussi que de râler, est irréductiblement solitaire, certainement mélancolique et sans doute égocentrique, ce qui est grotesque et peut-être même un peu déprimant dans un essai de penser l'être-ensemble. Mais peut-être, aussi, que mon expérience est moins personnelle que je ne le crois, et qu'elle appartient à un certain état de l'université, de ce qu'on fait des études universitaires en littérature, dont elle est, que je le veuille ou non, l'effet. Ma petite plainte égocentrique, j'aimerais ainsi qu'on la lise moins comme un *exemple*, un témoignage se voulant représentatif de la moyenne des expériences, que comme un *symptôme* de ce que j'essaie de penser, c'est-à-dire d'une certaine difficulté que nous avons (je me permets le nous qui, on le sait de toute manière, dans les travaux savants est souvent une sorte de « je » prudent, déguisé), une certaine difficulté que nous avons à former communauté.

[1] Mavrikakis précise : « Si pour Roland Barthes le pouvoir impose un rythme de vie, de temps, une distance est possible dans ce qu'il appelle l'« idiorythmie », la préservation d'un rythme personnel ».

J'ai passé la session qui se termine à préparer un examen de synthèse, pour lequel je devais lire et maîtriser 45 ouvrages, ce qui m'a occupé tout l'hiver et une partie de l'automne. On imagine mal comment il peut être ardu – aliénant – de se plonger dans autant d'écritures, autant de philosophies sans jamais pouvoir en dire un mot à quiconque. Ce qui se pense dans ces textes est souvent complexe, et on parle difficilement en profondeur de Foucault ou de Derrida, comme ça, au vin d'honneur ; je ressens de toute manière une sorte de fossé entre la langue courante, celle des échanges quotidiens, et la langue écrite de la théorie. J'ai souvent l'impression de comprendre pendant que je les lis ces livres, mais ils m'échappent dès que je tente d'en résumer la teneur à quelqu'un. Il y a sans doute aussi, au cœur de cette difficulté à vivre une expérience commune des textes, quelque chose qui relève d'une des caractéristiques de ces discours qu'on englobe sous le mot « littérature », qui serait, comme l'écrit Evelyne Grossman dans *L'angoisse de penser*, plus difficilement « annexables au monde » que d'autres discours.

Or à bien y penser, l'exercice de l'examen de synthèse n'est pas très différent du reste du travail universitaire. La plupart du temps, chacun-e mène sa thèse ou ses recherches de son côté, lit d'innombrables ouvrages théoriques, d'innombrables œuvres littéraires sans en dire un mot à quiconque, devient « spécialiste » d'un corpus immense dont il ou elle ne parle que rarement ; plus on connaît quelque chose, plus il peut s'avérer difficile d'en discuter de manière frivole, et on se sent parfois menacé-e par les lectures des autres, comme si on avait du mal à partager autour d'un livre qu'on n'a pas lu sans se sentir coupable de ne pas l'avoir lu. On vit ses extases littéraires, j'espère qu'on vit encore des extases littéraires, mais chacun-e de son côté. Ce qui m'accable, c'est qu'il semble y avoir, dans cette description un peu caricaturale que je fais des vies de thésard-es, quelque chose de partagé, du moins dans mon entourage. C'est que le maléfice de la *communauté négative* de Blanchot, « la communauté de ceux qui n'ont pas de communauté », court encore, et qu'aux mauvais sorts de Maurice, nous sommes, je le pense, soumis-es.

Ce qui m'inquiète, c'est que les dispositifs de l'université – colloques, journées d'études, cours, séminaires, groupes de recherche, revues, ouvrages « collectifs » – dont la fonction est, en apparence, de briser ce travail parallèle, cette *communauté négative*, s'en accommodent souvent trop bien. Ces modes de mise en commun fonctionnent, la plupart du temps, en permettant aux

participant-es de fournir un morceau de leurs recherches en cours, ou encore une réflexion personnelle qui ne trahisse pas trop le thème général. Les échanges et les réflexions, s'il y en a, sont présentées sous la forme d'un discours maîtrisé, écrit, qui domestique bien souvent les premiers affects suscités par le contact avec la littérature et, par extension, l'intempestif des réactions vives et maladroites qu'elle peut faire surgir. Mais surtout, ces dispositifs reposent rarement sur des lectures communes, et encore plus rarement sur un partage préalable, sur un échange, un être-en-commun qui précéderait ou accompagnerait la *mise* en commun. De ce que s'accommode aussi trop bien cette *communauté négative*, c'est d'un rapport presque entrepreneurial au travail littéraire, à l'écriture et à la lecture, où tout doit en quelque sorte nourrir l'investissement premier, celui de la spécialité choisie, de la thèse à faire ou du poste à décrocher. Les logiques néolibérales de la productivité et de la performance, qui transforment le temps en ressource rare et précieuse, y sont optimisées (pour parler comme une PME), puisque tous et toutes peuvent participer, « former communauté » comme on le dit parfois un peu hypocritement, sans mettre en danger la linéarité planifiée de leurs travaux et sans se prêter à de véritables conversations. Rarement, dans ces événements ou ces publications, se retrouve-t-on avec d'autres personnes devant un livre : partager l'expérience d'un contact nu avec la littérature, cela mettrait peut-être un peu trop en danger la hiérarchie scolaire, selon laquelle les spécialistes doivent toujours déjà savoir ce qu'elles. ils vont dire avant de le dire, sous peine de décevoir les étudiant-es et les étudiantes qui attendent bien souvent, pour se rassurer ou se divertir, que leurs professeur-es fassent « autorité en la matière ».

Dans *La communauté inavouable*, Maurice Blanchot décrit ce qu'il qualifie de « communauté idéale de la communication littéraire » en ces termes : la lecture, l'écriture produiraient « une autre forme de communauté, quand un petit nombre d'amis, chacun singulier, et sans rapport obligé les uns avec les autres, la composent en secret par la lecture silencieuse qu'ils partagent en prenant conscience de l'événement exceptionnel auquel ils sont confrontés ou voués ». Que saisit Blanchot de la communauté littéraire ? Que nous donne-t-il à penser, et qu'écrit-il de l'expérience de la littérature telle que nous l'éprouvons à l'université ou ailleurs ? Que la communauté puisse se penser sous le signe de la singularité, qu'elle ne doive pas souscrire au jeu des identités qui fondent d'autres groupes tels que la Nation ou le Parti, cela me paraît d'une toujours actuelle exigence politique et éthique. Pour penser

l'être-en-commun, Blanchot nous rappelle avec Jean-Luc Nancy et sa *Communauté désœuvrée*, qu'il vaut mieux se méfier des œuvres que produirait ou voudrait produire une communauté, œuvres qui « suppose[nt] que l'être commun comme tel, soit objectivable et productible (dans des lieux, des personnes, des édifices, des discours, des institutions, des symboles: bref dans des sujets) ». Nancy ajoute, immédiatement après, que « les produits des opérations de ce type, quelque grandioses qu'ils se veuillent et que parfois ils réussissent à être, n'ont jamais plus d'existence communautaire que les bustes de Marianne ». Mais que penser de l'exigence *solitaire*, à laquelle souscrit en partie Nancy, de *La communauté inavouable* dans laquelle on lit, sous la plume de Blanchot cette fois, que la communauté littéraire « sans rompre l'isolement, l'approfondit en *une solitude vécue en commun* et ordonnée à une responsabilité inconnue (vis-à-vis de l'inconnu) »? La lecture est toujours silencieuse, chez Blanchot, « pas de commentaire qui pût l'accompagner », c'est-à-dire pas de communauté *après, pendant le texte*, qu'une sorte de constellation qui se tisserait entre les âmes muettes des lecteurs et des lectrices engourdis par leur « *solitude vécue en commun* ». Peut-on vivre autre chose *en commun* que la solitude? Le danger de fonder la communauté dans un idéal de pureté ou d'homogénéité doit-il nécessairement se prolonger dans la conceptualisation d'une communauté d'esseulements, forcément anti-relationnelle et antisociale comme l'intime « communauté des amants » de Blanchot?

Je pense qu'on peut déjà lire, dans la conceptualisation blanchottienne de la communauté, un désaveu de ses potentialités, une crainte outrancière et malade de tout grégarisme. *La communauté inavouable* formulait en 1983 une malédiction, un maléfice qui nous poursuit toujours et nous empêche de penser ce que pourrait être une articulation de *l'être-avec* autour de ce qu'on nomme la littérature. Je crois, c'est ce que je voudrais proposer, qu'à la communauté de Blanchot, nous – universitaires, écrivain-es, littéraires – sommes en quelque sorte condamnés. Que sa description de la « communauté littéraire », pour essentielle qu'elle fût, demeure le modèle auquel correspond encore l'expérience de la littérature à l'école, dans les revues, les collectifs ou dans ces événements bizarres qu'on appelle les colloques^[2].

[2] En latin, colloquium signifiait « discussion ». Une autre mouture de ce texte a fait l'objet d'une lecture au colloque Décentremets. Les communautés de la littérature québécoise contemporaine, de 2000 à aujourd'hui, organisé par Laurence Côté-Fournier et Martine-Emmanuelle Lapointe les 9 et 10 mai 2019 à l'Université de Montréal.

Il m'apparaît cependant périlleux, dans un exercice qui vise à penser la communauté, de définir – ne serait-ce que négativement – de manière stable et résolue ce que devrait être ou ne pas être une communauté en littérature, sur le mode de la prescription, de la perte ou de l'utopie. Je trouve Roland Barthes bien courageux de pouvoir décrire son idéal d'une « Société des amis du texte » dans *Le plaisir du texte*, mais de cela, je me sens bien incapable. Comment formuler positivement les critères nécessaires à la formation d'une communauté sans en restreindre les possibles, ou sans rendre aveugle à d'autres surgissements d'être-ensemble ? Peut-être que Maurice Blanchot n'a pas tort lorsqu'il suggère que ce n'est qu'à rebours que la communauté peut apparaître, lorsqu'on se retourne pour constater qu'il y a eu, sans qu'on s'en aperçoive au moment où on le vivait, quelque chose comme de l'être-en-commun. La communauté entretiendrait, dans cette logique, un lien profond avec l'inintelligible, le non-savoir, l'indéterminé, le ratage, et peut-être comme le dit Blanchot « qu'elle doit se connaître en s'ignorant elle-même ». Or si je me prête au jeu des à-rebours, je constate que les expériences les plus vives de partage en littérature que j'ai vécues ont presque toutes eu lieu hors de l'université – karaoké, clubs de lecture, discussions passionnées avec des client-es ou des collègues libraires. Comment expliquer mon regret mélancolique, que je déverse impudiquement ici, et cette impression que l'institution chargée de transmettre une expérience littéraire semble avoir du mal à produire des rencontres significatives autour, avec les textes ?

Bien que mélancolique, j'aimerais dire que ma lamentation ne vise pas à dresser un portrait-catastrophe de l'université, et qu'il est possible que certains lieux échappent à l'accablement que je partage ici, réfutent mes délires moroses. Je voudrais pour le prouver donner l'exemple d'une expérience irréductible à mon spleen. Sans l'ériger en modèle ou en marche à suivre, j'aimerais me servir de cet exemple afin de penser les conditions de possibilité et les formes que peuvent adopter les expériences de partage autour, avec, parmi les textes littéraires à l'université. J'ai eu la chance de suivre, à l'automne 2018, un séminaire avec Élisabeth Nardout-Lafarge et huit autres étudiants-es, destiné à la lecture et au commentaire d'une seule œuvre, le cycle *Soifs* de Marie-Claire Blais. Dans son avant-propos à la publication des travaux du séminaire, Élisabeth se remémore ses intentions en ces termes : « Il s'agissait de profiter des conditions d'un séminaire à l'université pour pratiquer une lecture qui n'est sans doute possible nulle part ailleurs : plonger collectivement dans un univers fictif singulier et dans une écriture très

particulière, réputée difficile, y élire demeure pendant toute une session pour tâcher [...] d'en proposer des interprétations.» Je note, dans la courte description d'Élisabeth, ce qu'une mauvaise langue pourrait qualifier de vision romantique de la lecture, comme «plongée collective», le roman donnant naissance à un «univers» dans lequel on peut «élire demeure». Élisabeth est peut-être romantique, mais elle lit et je dirais qu'elle sait aimer; ce n'est pas rien. Avec toute sa magie noire, parvenant presque à exorciser le vilain Blanchot, elle réussit à ne pas perdre de vue quelque chose comme le désir de Texte que Roland Barthes, en exergue, établit comme nécessaire à la «complicité de langage» du séminaire. Peut-être que ce que laisse entendre Élisabeth Nardout-Lafarge, c'est que pour former communauté en littérature, ça prend un peu de ce «romantisme» littéraire, afin de démissionner des estimées maîtrises et impassibilités affectives. J'entends aussi, dans son utilisation du verbe «profiter», la trace subtile, douce, d'une distance critique avec la forme autorisée du séminaire. «Profiter des conditions d'un séminaire à l'université» comme on «profiterait de quelqu'un», acte incorrect, immoral, en somme, par lequel Élisabeth suggère peut-être pudiquement qu'il a fallu, pour le dire avec Barthes encore, traiter l'institution «sur le mode utopique», tordre un peu la forme «séminaire» et peut-être aussi habiter l'université comme les profiteurs et les profiteuses que nous sommes, former communauté dans le parasitage, le vol et dans l'abus d'hospitalité. «Abuser de son hospitalité», j'emprunte l'expression à Jack Halberstam, qui propose cette stratégie dans une réflexion sur les manières de résister au néolibéralisme rampant qui s'immisce dans les structures académiques, dans son livre *The Queer Art of Failure*. Plus qu'un mode de résistance aux fonctionnalismes – ce qu'elle est aussi –, la trahison presque nécessaire à la formation d'une communauté de lecteur-rices que laisse entendre le verbe «profiter de», son caractère potentiellement illicite, me laisse penser que cette résistance elle-même, cette distance un peu perverse peut être, sinon une condition, du moins un support à l'émergence de l'être-en-commun. Je pense aux femmes de *La théorie un dimanche* qui, pour se rassembler et échanger autour de réflexions féministes eurent besoin de créer un espace de discussions sur «la narration, la postmodernité, la différence, la répétition, les pratiques d'écriture, la mémoire» dans le rejet des normes, des manières et des institutions patriarcales. Pour emprunter les mots de Chloé Savoie-Bernard, qui parle d'une communauté toutefois moins heureuse, celle ayant mené à la publication du livre *Retailles* par Madeleine Gagnon et Denise Boucher, les auteures «créent une vision du collectif en marge des groupes familiaux ou

des groupes qui relèvent d'une allégeance politique : ces écrivaines prônent une collectivité différente, aux membres choisis selon des affinités esthétiques ou affectives, [qui] se crée en marge de l'histoire littéraire officielle, dont les femmes ont longtemps été exclues ». Cotnoir, Brossard, Bersianik, Théoret, Scott et Dupré, forment une hétérotopie non mixte et un peu pirate qui dure trois ans, communauté qui – on pourrait formuler cette hypothèse – se trouve elle-même théorisée et commentée de manière oblique dans ses essais, sous la forme de réflexions sur la collectivité de femmes et la place de l'individualité de chacune dans ce groupe. Louise Dupré, pour ne donner qu'un exemple, écrit que, dans la communauté, « les affinités, les intérêts communs entre personnes d'un même groupe ne masquent pas les singularités. L'on peut y vivre une véritable reconnaissance, de soi et de l'autre, une véritable rencontre qui puisse évoluer vers un devenir ».

Ce que m'apprennent les rencontres du dimanche, c'est aussi la place, le statut de ce qu'on pourrait nommer le « pré-texte » autour duquel on se rassemble dans une perspective communautaire. Les auteures de *La théorie un dimanche* pensent le collectif, mais elles le pensent, contrairement à mon texte symptomatique d'une grande solitude, en collectif : tout un réseau de citations, de lectures partagées, d'idées communes ressort de leurs écrits. Les essais publiés dans le recueil m'amènent cependant à penser que la communauté ne se forme pas, le dimanche, dans la pureté, dans un entre-soi homogène, ni dans un accord harmonieux quant à ce « pré-texte », mais qu'un certain être-ensemble surgit dans le questionnement, le différend et le doute ; la réflexion féministe est souvent inquiète dans *La théorie un dimanche*. Ce sont les conceptions différentes de ce féminisme que donnent à lire les textes des écrivaines, disparités que les esthétiques multiples de leurs créations prolongent, et auxquelles s'ajoute un certain *ethos* de « gens qui doutent », pour le dire avec Anne Sylvestre. Nous sont bien souvent donnés à lire davantage de questionnements et de tiraillements que de vérités définitives, notamment quant aux rapports possibles entre la théorie et la création littéraire. La romancière Gail Scott, par exemple, nomme la crainte « qu'en laissant le mot “féminisme” au premier plan, [s]on écriture devienne une tranche de vie naturaliste, ne représentant que l'aspect cognitif de la pensée féministe et faisant abstraction de tout ce qui échappe encore à notre compréhension ». On trouve des questionnements apparentés chez Dupré, qui « écrit dans la fiction ce qui ne trouve pas ses mots dans la théorie », ou chez Théoret, qui se questionne sur la jonction entre le *je* et le *nous* dans la pensée

féministe et dans son écriture: «je ne désire pas confondre le nous et le je féministe. Je confondrais alors le moi-réalité et l'idéal du moi. Avec le féminisme, le nous devient conscient, il est un point de départ pour une réflexion personnelle. Ce nous permet une renaissance du je, il est totalement une nouvelle naissance, il n'est jamais plus que cela.»

Les rencontres du dimanche m'apprennent que, sans être posées comme purement indistinctes (ce que fait un peu la théorie de Blanchot, en plaçant le *nous* idéal au cœur de l'expérience la plus solitaire du *je*), communauté et individualité peuvent se compléter sans se censurer. Nous et je, chez Théoret, ne connaissent pas d'identité claire et précise, mais leur interrelation autorise et protège leur présence incertaine, fragile et empreinte de doutes. Les rencontres du dimanche m'apprennent aussi que c'est en mettant le pré-texte à la question qu'une communauté peut exister, et que ni le consensus ni même la bonne entente ne sont vitales à l'être-avec, qui accueille très bien les «gens qui disent / Et qui se contredisent / Et sans se dénoncer» (Anne Sylvestre). Sans se dénoncer parce qu'il faut tout de même, je l'ajouterais avec Louise Dupré, que les membres de l'équipage partagent une certaine *foi* en leur pré-texte, «par-delà une mentalité du même, l'esprit communautaire suppose une foi dans une cause», écrit-elle. Cause qui, tant que la foi persiste, peut toujours être *mise en cause*. Pour le dire avec Roland Barthes, à propos de la littérature cette fois: «Aimer la littérature, c'est, au moment où on lit, dissiper toute espèce de doute sur son présent, son actualité, son immédiateté» (*Le bruissement de la langue*).

J'en viens donc à la question centrale, la plus importante: pourquoi les écrivaines de *La théorie un dimanche* n'ont pas fait de colloque? Je note que, le dimanche, contrairement aux autres jours de la semaine – où se tiennent souvent les séminaires, les comités de rédaction et les colloques – les discussions, les échanges, les lectures précèdent l'écriture, et que le livre n'offre qu'un témoignage partiel, indirect de ces rencontres auxquelles nous n'assisterons jamais. Peut-être qu'il faudrait un peu plus de colloques les dimanches. Et je me prends à rêver d'un peu plus de partage en littérature. Partage, le terme lui-même, s'entend de deux manières, en apparence contradictoires: il a le sens d'expérience commune, d'une part, et de division en parties, d'autre part. Ce que je devrais peut-être espérer des communautés en littérature, que je désire «impures» comme la «communauté de femmes» que pensait Catherine Mavrikakis dans «Portrait de groupe avec dames»,

c'est qu'elles puissent laisser place aux deux sens du mot «partage» autour des textes, partage qui permettrait aux «êtres singuliers [d'être] eux-mêmes constitués par le partage, [...] distribués et placés ou plutôt *espacés* par le partage qui les fait *autres*: autres l'un pour l'autre, et autres, infiniment autres pour le Sujet de leur fusion, qui s'abîme dans le partage, dans l'extase du partage» (Jean-Luc Nancy, *La communauté désœuvrée*). Je l'écris de manière bien entendue très mélancolique, on ne peut après tout que penser sur un mode mélancolique, un fantasme un peu suranné d'égrégore. Je ne sais pas comment briser un maléfice, conjurer les mauvais sorts de Maurice Blanchot, je ne fais de magie ni blanche ni noire, je n'ai peut-être que ma mélancolie en partage, mais il n'est pas impossible que cette mélancolie soit, à bien y penser, une manière de refuser un certain deuil de la communauté, deuil que tous ces groupes qui miment communauté comme pour conserver un sourire sur son cadavre sont peut-être toujours déjà, consciemment ou pas, en train de mener. En attendant la communauté qui vient, ma mélancolie, elle, coule et rêve que meure l'entre-soi pour que naisse, un peu, d'être-avec. D'ici là, je nage dans les eaux troubles des lendemains et continue de chanter avec Mylène Farmer et quelques inconnu-es mon désenchantement au karaoké.

Kevin Lambert est auteur et étudiant au doctorat à l'Université de Montréal.

Il a publié divers textes dont deux romans, *Tu aimeras ce que tu as tué* (2017) et *Querelle de Roberval* (2018) chez Hélotrope.

Bibliographie

- Barthes, Roland, *Le bruissement de la langue*, Paris, Seuil, coll. «Points», 1984.
 —, *Le plaisir du texte*, Paris, Seuil, coll. «Points», 1973.
 Bersianik, Louky, Nicole Brossard, Louise Cotnoir, Louise Dupré, Gail Scott et France Théoret, *La théorie, un dimanche*, Montréal, Remue-ménage, 2018.
 Blanchot, Maurice, *La communauté inavouable*, Paris, Minuit, 1983.
 Grossman, Évelyne, *L'angoisse de penser*, Paris, Minuit, coll. «Paradoxe», 2008.
 Halberstam, Jack, *The Queer Art of Failure*, Durham (NC), Duke University Press, 2011.
 Mavrikakis, Catherine, *L'éternité en accélérée*, Montréal, Hélotrope, coll. «série K», 2010.
 —, «Portrait de groupe avec dames ou Comment penser une communauté de femmes», dans Lucie Lequin et Catherine Mavrikakis (dir.), *La francophonie sans frontière. Une nouvelle cartographie de l'imaginaire au féminin*, Paris, L'Harmattan, 2001.
 Nancy, Jean-Luc, *La communauté désœuvrée*, Paris, Christian Bourgois, 1986.
 Nardout-Lafarge, Élisabeth (dir.), *Lectures du cycle Soifs de Marie-Claire Blais*, Les nouveaux cahiers de recherche du CRILCQ, 2019.
 Savoie-Bernard, Chloé, «Les femmes comme au musée. Communauté et temps suspendu dans la littérature contemporaine québécoise», dans Julie Beaulieu, Adrien Rannaud et Lori Saint-Martin, *Génération (s) au féminin et nouvelles perspectives féministes*, Montréal, Codicille éditeur, coll. «Prégnances», 2018.
 Sylvestre, Anne, «Les gens qui doutent», *J'ai de bonnes nouvelles*, EPM Musique, 1979.
